

FRANCE GOSSELIN

Trio maléfique



SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS
Frissons

FRANCE GOSSELIN

Trio maléfique

À Naomi, Coralie et Sandrine, le plus génial des trios maléfiques!

Héritage
jeunesse



1

Une invitation effrayante

Je savais que ma première journée de classe serait difficile. Je l'ai compris dès que j'ai remarqué que la couleur de mon billet était différente de celle de mes amis à l'activité de la rentrée ce matin. Ils sont tous ensemble dans le groupe de monsieur Jonathan, alors que je suis seul dans celui de madame Karine.

À la pause, je me dépêche de les retrouver au terrain de ballon. Déçu, je constate que les équipes sont déjà formées. J'encourage l'un et l'autre, mais personne ne fait attention à moi.

Je demeure là un instant à regarder la partie. J'espère être invité à me joindre à eux. Dire que l'an dernier, on se disputait ma présence dans l'équipe de hockey bottine à la récréation...

Je me fatigue rapidement de jouer les spectateurs.

J'aperçois un garçon assis sur un banc près du module de jeu. Il n'est pas de mon année scolaire. Il a les yeux plongés dans un livre. Je décide de le rejoindre.

Il ne lève pas la tête tout de suite et finit de lire sa phrase avant de me saluer. On dirait que la solitude ne le dérange pas. Au moins, contrairement à mes anciens amis, il reconnaît que j'existe. Je m'assois aussi en me présentant :

— Je m'appelle Vincent.

— Moi, c'est Adam.

— Qu'est-ce que tu lis ?

Son visage s'illumine. Il glisse un signet aux coins racornis entre les pages ouvertes et me montre la couverture. Le mot Frissons apparaît en blanc sur une éclaboussure sanglante.

— C'est l'histoire de deux enfants qui se font garder par une fille vraiment étrange. Si tu aimes avoir peur, j'ai quelque chose pour toi, propose-t-il en m'observant.

En réalité, je n'aime pas vraiment ça. Je préfère le sport, particulièrement le hockey. Mais discuter avec Adam m'évite de passer la récréation tout seul, et je suis curieux. Puisque, comme moi, il rentre chez lui à bicyclette, il m'invite à le rejoindre à la fin des cours. Je suis content. Revenir de l'école avec quelqu'un sera agréable après cette journée ratée.

Quand la cloche sonne enfin, je me rends au support à vélos. Mes amis de l'an dernier s'engouffrent dans l'autobus. Si j'habitais trois rues plus loin, je pourrais prendre le transport scolaire avec eux... Mais ce n'est pas si grave puisqu'Adam est là.

Il a enfourché sa bicyclette, noire comme sa chevelure, et il m'attend sur le trottoir. Je pédale derrière lui jusqu'à une intersection où il s'arrête.

— Est-ce que tu aimes les films d'horreur ? Parce que j'en ai un ici et il est vraiment effrayant, me confie-t-il en pointant son sac.

J'hésite à répondre. Cet été, un soir où mes parents étaient sortis, j'en ai regardé un. Des adolescents, en route pour passer les vacances dans un chalet, tombaient en panne d'essence dans les montagnes. Une bête monstrueuse, dissimulée dans les bois, les dévorait un à un.

J'ai eu tellement peur que je n'ai pas pu retourner seul dans mon lit.

Je suis resté étendu sur le divan du salon, les yeux grands ouverts, jusqu'à ce que mes parents rentrent, tard dans la nuit. En visionner un maintenant serait une très mauvaise idée. Le camp de sélection de hockey n'est pas terminé, et même si monsieur Renaud a remarqué que mon coup de patin s'est amélioré, il m'en faudra plus pour passer du niveau B au A cette année.

— Peut-être une autre fois. Ce soir, je dois aller aider ma tante. Tu l'as regardé, toi ?

— Non, mais ma sœur l'a vu et elle a été terrifiée.

— Elle a quel âge ?

— 14 ans. Tu veux que je te le montre ? insiste Adam, excité.

Si sa sœur, qui est au secondaire, a eu peur, j'en ferai des cauchemars toute la semaine, c'est certain. Il ouvre la fermeture éclair de son sac et me remet le film DVD.

Un halo de lumière éclaire une rangée de trois chaises, dans un champ de blé, la nuit. Seule celle du centre est occupée. Il s'agit probablement d'une fillette, car on aperçoit uniquement le bas de son corps à partir de la taille. Elle porte une jupette verte, des souliers blancs et des bas courts en dentelle.

**L'image de la pochette est sinistre,
tout comme le titre, *Cristallines*.**

Les poupées calcinées

Mon père frappe doucement et pousse la porte de la chambre de tante Cécile. Celle-ci se lève de son fauteuil pour nous accueillir. En m'apercevant, la sœur de ma grand-mère saisit le bol de bonbons sur la table basse et me le tend. Chaque fois qu'on la visite, elle nous offre des sucreries, à mes sœurs et à moi. J'en prends une pleine poignée.

Malgré sa petite taille, la nouvelle pièce où nous l'avons déménagée est beaucoup moins encombrée que l'ancienne. C'est normal, près

de la moitié de sa collection de poupées a brûlé lorsqu'elle est allée dormir un soir en oubliant une bougie allumée. Elle avait heureusement retiré les rideaux de sa fenêtre pour les laver ce jour-là, sinon, le feu s'y serait propagé. Mais avec sa mémoire défaillante, elle ne se souvient pas de ce détail.

Maintenant, la directrice de la résidence pour aînés exige qu'elle ne conserve que certains modèles de poupées, pour une raison de sécurité. De mon côté, je trouve que c'est une excellente nouvelle.

**J'ai toujours détesté
avoir ces dizaines d'yeux
de verre fixés sur moi.**

— Alors, les garçons, vous êtes venus prendre votre revanche aux cartes? Vous n'avez pas eu votre leçon la dernière fois? se moque-t-elle.

Je sens mon père hésitant. Il arrive de plus en plus souvent à tante Cécile de le confondre avec oncle Armand, son mari décédé. Mais aujourd'hui, elle l'a reconnu. Il n'a probablement

pas envie de gâcher ce moment en lui rappelant ce que nous sommes venus faire ici ce soir.

— Si vous voulez, ma tante, mais d'abord, j'aimerais savoir ce que vous avez décidé concernant votre collection.

Un moment, je crains qu'elle se mette à pleurer. Tante Cécile agit parfois avec ses poupées comme si c'étaient ses propres enfants. Son index crochu pointe un coin de la pièce. Mais elle affiche plutôt un air décidé :

— Tu prends ces trois-là !

J'ai un mouvement de recul.

Trois poupées identiques et abîmées par l'incendie sont appuyées, debout, contre le mur. Elles sont terrifiantes ! De la suie masque la moitié de leur visage de porcelaine, et la chaleur a fait fondre une partie de leurs boucles dorées.

Mon père s'empresse de saisir les tiges de métal qui maintiennent les corps sur leur socle. Il me fait signe de l'aider. Dans sa hâte, il passe près d'échapper une poupée.

— Attention à Maxine! s'écrie ma tante, effrayée.
Mon père redouble de précautions.

— Pardon. Je vais aller les mettre tout de suite dans la voiture. Vous connaissez un endroit qui les accepterait?

— Ah non! Tu les prends chez toi! Je ne veux pas risquer qu'elles se retrouvent entre n'importe quelles mains. Elles ont besoin de beaucoup d'amour.

Un frisson glacial me parcourt le dos.

Je ne veux pas croiser ces affreux visages chaque jour! Elles ne sont que trois, et pourtant, leur présence m'angoisse autant que toutes les poupées de ma tante réunies. Mon père essaie de la faire changer d'idée :

— Je ne crois pas que...

— Je les offre à tes enfants! Un cadeau, ça ne se refuse pas. Je suis certaine que Béatrice, Vincent et Marianne seront heureux d'avoir un souvenir de leur vieille tante. Et puis, je ne suis plus en mesure de m'occuper de mes poupées

convenablement. Je me fais vieille, et elles sont trop gâtées. Elles en demandent toujours plus.

Pauvre tante Cécile, elle est à nouveau confuse.

— Ne vous en faites pas, elles ne sont pas si difficiles, nous rassure-t-elle. Il suffit d'en prendre soin et surtout de ne jamais les séparer.

Soudain, le sourire de tante Cécile s'efface. Elle tourne la tête vers la porte ouverte de son placard. Mon regard plonge dans la pénombre du petit espace. Dans le miroir qui repose sur la tablette du centre, le visage déformé de ma tante apparaît, son reflet morcelé par les éclats de verre brisé.

— Les séparer les met très en colère, conclut-elle.

Un rire dans la nuit

Dès que ma mère aperçoit les poupées, elle proteste :

— Tu n'es pas sérieux ? Marc, nous n'avons pas de place pour ça.

Mousse, notre golden retriever, s'approche pour les renifler. Il recule en gémissant, comme il le fait lorsqu'on lui présente une orange. La poussière et la suie doivent sans doute lui piquer le museau.

— Elle a insisté, se défend mon père. Tu sais comme ces poupées lui sont précieuses. Et puis,

c'est un souvenir de leur grand-tante. Les enfants n'auront qu'à en prendre chacun une.

J'ai les jambes molles à l'idée que l'une d'entre elles fixe ses yeux globuleux sur moi pendant que je dors. La porte de la salle de bain s'ouvre, et ma grande sœur Béatrice, une serviette enroulée sur la tête, en sort.

— Oh non, papa, tu n'as pas ramené ces horreurs ! Il n'est pas question que je mette ça dans ma chambre ! J'ai passé l'âge, et elles font peur.

J'observe les jouets carbonisés.

Ils se dressent sur leur socle, au centre de nous tous qui n'en voulons pas. Mousse s'est même mis à grogner. Je constate qu'au-dessus de leurs yeux immenses, les sourcils dessinés des poupées Maxine ont tout d'un accent circonflexe. Je n'avais pas remarqué ce détail chez ma tante. Leur air irrité me cause un sentiment de honte, comme si j'avais fait quelque chose de mal. Je détourne le regard.

Mon père monte les quelques marches menant aux chambres et réaménage rapidement la

bibliothèque qui se trouve sur le palier. Il déplace les livres sur la tablette du haut et pousse les lampions sur le côté.

— Pour l'instant, je les mets ici, dit-il d'un ton autoritaire qui clôt toute discussion. Qu'est-ce que vous attendez ? Aidez-moi !

Ma mère et moi montons les fillettes de porcelaine, que mon père dépose au centre du meuble. Au moins, elles ne seront pas dans ma chambre.

Au moment d'aller dormir, je réalise qu'allongé dans mon lit, je peux très bien les voir. Je tente de me raisonner. Ce ne sont que des jouets, après tout.

Le son du téléviseur m'indique que mes parents sont au salon, ce qui atténue un peu ma peur. La lumière changeante provenant de l'écran crée des vagues d'ombres sur le visage des poupées. Je plisse les yeux. On dirait que je les ai vues s'animer !

**Je rabats rapidement
les couvertures sur ma tête.**

J'ai dû finir par m'endormir, car un petit rire aigu me tire du sommeil. Le noir est complet. Je jette un œil à mon réveille-matin : 3 h 07.

Autour de moi, tout est tranquille. Mon regard passe sur la bibliothèque. La poupée de droite a disparu ! Je m'étire prudemment pour vérifier le plancher de ma chambre. Le dessous de mon lit forme une large gueule ténébreuse où peut se tapir n'importe quoi. Je prends une profonde inspiration et y plonge les yeux. Je sursaute. Sur le sol, de l'autre côté du lit, il y a des pieds !

Je me relève d'un coup. Je suis seul. Par terre, mes chaussures de sport reposent là où je me suis déchaussé la veille. J'expire de soulagement.

Je bondis au son du rire qui perce à nouveau la nuit.

Je rejoins le palier sur la pointe des pieds. Un mouvement à droite attire mon attention. Je retiens un cri. Ce n'est que Marianne. Elle est assise en tailleur au centre de sa chambre. Tchatcha, sa fidèle peluche féline, repose sur ses

jambes. Elle tient la poupée entre ses mains. Je me trouve idiot d'avoir eu peur pour si peu.

Je chuchote pour ne pas réveiller nos parents.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Marianne?

— Maxine avait envie de jouer.

— Retourne dormir maintenant, avant que maman et papa t'entendent.

— Ce n'est pas moi qui riaais, c'est elle.

Je vais remettre la poupée à sa place et j'observe le trio. Je me raidis. Je dois rêver : on dirait que l'angle de leurs sourcils s'est adouci.